

Dai Sijie

Balzac et la Petite Tailleuse chinoise



folio

COLLECTION FOLIO

Dai Sijie

Balzac
et
la Petite Tailleuse
chinoise

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2000.

D'origine chinoise, Dai Sijie vit en France depuis quinze ans. Il a réalisé trois longs métrages, dont *Chine ma douleur. Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* est son premier roman.

Il a reçu le prix Femina 2003 pour son deuxième roman, *Le complexe de Di*.

CHAPITRE 1

Le chef du village, un homme de cinquante ans, était assis en tailleur au milieu de la pièce, près du charbon qui brûlait dans un foyer creusé à même la terre ; il inspectait mon violon. Dans les bagages des deux « garçons de la ville » que Luo et moi représentions à leurs yeux, c'était le seul objet duquel semblait émaner une saveur étrangère, une odeur de civilisation, propre à éveiller les soupçons des villageois.

Un paysan approcha avec une lampe à pétrole, pour faciliter l'identification de l'objet. Le chef souleva le violon à la verticale et examina le trou noir de la caisse, comme un douanier minutieux cherchant de la drogue. Je remarquai trois gouttes de sang dans son œil gauche, une grande et deux petites, toutes de la même couleur rouge vif.

Levant le violon à hauteur de ses yeux, il le secoua avec frénésie, comme s'il attendait que quelque chose tombât du fond noir de la caisse

sonore. J'avais l'impression que les cordes allaient casser sur le coup, et les frettes s'envoler en morceaux.

Presque tout le village était là, en bas de cette maison sur pilotis perdue au sommet de la montagne. Des hommes, des femmes, des enfants grouillaient à l'intérieur, s'accrochaient aux fenêtres, se bousculaient devant la porte. Comme rien ne tombait de mon instrument, le chef approcha son nez du trou noir et renifla un bon coup. Plusieurs gros poils, longs et sales, qui sortaient de sa narine gauche, se mirent à grelotter.

Toujours pas de nouveaux indices.

Il fit courir ses doigts calleux sur une corde, puis une autre... La résonance d'un son inconnu pétrifia aussitôt la foule, comme si ce son forçait chacun à un semi-respect.

— C'est un jouet, dit le chef solennellement.

Ce verdict nous laissa sans voix, Luo et moi. Nous échangeâmes un regard furtif, mais inquiet. Je me demandais comment cela allait finir.

Un paysan prit le « jouet » des mains du chef, martela du poing le dos de la caisse, puis le passa à un autre homme. Pendant un moment, mon violon circula parmi la foule. Personne ne s'occupait de nous, les deux garçons de la ville, fragiles, minces, fatigués et ridicules. Nous avons marché toute la journée dans la montagne, et nos vêtements, nos visages, nos cheveux étaient cou-

verts de boue. Nous ressemblions à deux petits soldats réactionnaires d'un film de propagande, capturés par une marée de paysans communistes, après une bataille perdue.

— Un jouet de con, dit une femme à voix rauque.

— Non, rectifia le chef, un jouet bourgeois, venu de la ville.

Le froid m'envahit malgré le grand feu au centre de la pièce. J'entendis le chef ajouter :

— Il faut le brûler !

Cet ordre suscita immédiatement une vive réaction dans la foule. Tout le monde parlait, criait, se bousculait : chacun essayait de s'emparer du « jouet », pour avoir le plaisir de le jeter au feu de ses propres mains.

— Chef, c'est un instrument de musique, dit Luo d'un air désinvolte. Mon ami est un bon musicien, sans blague.

Le chef reprit le violon et l'inspecta de nouveau. Puis il me le tendit :

— Désolé, chef, dis-je avec gêne, je ne joue pas très bien.

Soudain, je vis Luo me faire un clin d'œil. Étonné, je pris le violon et commençai à l'accorder.

— Vous allez entendre une sonate de Mozart, chef, annonça Luo, aussi tranquille que tout à l'heure.

Abasourdi, je le crus devenu fou : depuis quelques années, toutes les œuvres de Mozart, ou de n'importe quel musicien occidental, étaient interdites dans notre pays. Dans mes chaussures trempées, mes pieds mouillés étaient glacials. Je tremblai du froid qui m'envahissait de nouveau.

— C'est quoi une sonate ? me demanda le chef, méfiant.

— Je ne sais pas, commençai-je à bafouiller. Un truc occidental.

— Une chanson ?

— Plus ou moins, répondis-je, évasif.

Illico, une vigilance de bon communiste réapparut dans les yeux du chef et sa voix se fit hostile :

— Comment elle s'appelle, ta chanson ?

— Ça ressemble à une chanson, mais c'est une sonate.

— Je te demande son nom ! cria-t-il, en me fixant droit dans les yeux.

De nouveau, les trois gouttes de sang de son œil gauche me firent peur.

— *Mozart...*, hésitai-je.

— *Mozart* quoi ?

— *Mozart pense au président Mao*, continua Luo à ma place.

Quelle audace ! Mais elle fut efficace : comme s'il avait entendu quelque chose de miraculeux, le visage menaçant du chef s'adoucit. Ses yeux se plissèrent dans un large sourire de béatitude.

— Mozart pense toujours à Mao, dit-il.

— Oui, toujours, confirma Luo.

Lorsque je tendis les crins de mon archet, des applaudissements chaleureux retentirent soudain autour de moi, qui me firent presque peur. Mes doigts engourdis commencèrent à parcourir les cordes, et les phrases de Mozart revinrent à mon esprit, tels des amis fidèles. Les visages des paysans, si durs tout à l'heure, se ramollirent de minute en minute sous la joie limpide de Mozart, comme le sol desséché sous la pluie, puis, dans la lumière dansante de la lampe à pétrole, ils perdirent peu à peu leurs contours.

Je jouai un long moment, pendant que Luo allumait une cigarette et fumait tranquillement, comme un homme.

Telle fut notre première journée de rééducation. Luo avait dix-huit ans, moi dix-sept.

*

Deux mots sur la rééducation : dans la Chine rouge, à la fin de l'année 68, le Grand Timonier de la Révolution, le président Mao, lança un jour une campagne qui allait changer profondément le pays : les universités furent fermées, et « les jeunes intellectuels », c'est-à-dire les lycéens qui avaient fini leurs études secondaires, furent envoyés à la campagne pour être « rééduqués par les paysans

pauvres ». (Quelques années plus tard, cette idée sans précédent inspira un autre leader révolutionnaire asiatique, un Cambodgien, qui, plus ambitieux et plus radical encore, envoya toute la population de la capitale, vieux et jeunes confondus, « à la campagne ».)

La vraie raison qui poussa Mao Zedong à prendre cette décision restait obscure : voulait-il en finir avec les Gardes rouges qui commençaient à échapper à son contrôle ? Ou était-ce la fantaisie d'un grand rêveur révolutionnaire, désireux de créer une nouvelle génération ? Personne ne sut jamais répondre à cette question. À l'époque, Luo et moi en discutâmes souvent en cachette, tels deux conspirateurs. Notre conclusion fut la suivante : Mao haïssait les intellectuels.

Nous n'étions ni les premiers ni les derniers des cobayes utilisés dans cette grande expérience humaine. Ce fut au début de l'année 1971 que nous arrivâmes dans cette maison sur pilotis, perdue au fin fond de la montagne, et que je jouai du violon pour le chef du village. Nous n'étions pas les plus malheureux non plus. Des millions de jeunes nous avaient précédés, et des millions allaient nous succéder. Une seule chose ressemblait à ce que l'on appelle l'ironie du sort : ni Luo ni moi n'étions lycéens. Jamais nous n'avions eu la chance de nous asseoir dans une salle de classe de lycée. Nous avons simplement terminé nos

trois années de collège, quand on nous envoya dans la montagne, comme si nous étions des « intellectuels ».

Il était difficile de nous considérer, sans délit d'imposture, comme deux intellectuels, d'autant que les connaissances que nous avions acquises au collège étaient nulles : entre douze et quatorze ans, nous attendîmes que la Révolution se calmât, et que rouvrît notre établissement. Mais quand nous y entrâmes enfin, nous fûmes emplis de déception et d'amertume : les cours de mathématiques étaient supprimés, de même que ceux de physique et de chimie, les « connaissances de base » se limitant désormais à l'industrie et à l'agriculture. Sur les couvertures des manuels, on voyait un ouvrier, coiffé d'une casquette, qui brandissait un immense marteau, avec des bras aussi gros que ceux de Stallone. À côté de lui, se tenait une femme communiste déguisée en paysanne, avec un foulard rouge sur la tête. (Une plaisanterie vulgaire, qui circulait alors entre les collégiens, consistait à dire qu'elle s'était entouré la tête de sa serviette hygiénique.) Ces manuels et le Petit Livre Rouge de Mao restèrent, plusieurs années durant, notre seule source de connaissance intellectuelle. Tous les autres livres étaient interdits.

On nous refusa l'entrée au lycée, et on nous força à endosser le rôle de jeunes intellectuels à

cause de nos parents, alors considérés comme des ennemis du peuple, bien que la gravité des crimes imputés aux uns et aux autres ne fût pas tout à fait la même.

Mes parents exerçaient la médecine. Mon père était pneumologue, et ma mère spécialiste des maladies parasitaires. Ils travaillaient tous les deux à l'hôpital de Chengdu, une ville de quatre millions d'habitants. Leur crime consistait à être de « puantes autorités savantes », qui jouissaient d'une réputation de modeste dimension provinciale, Chengdu étant la capitale du Sichuan, une province peuplée de cent millions d'habitants, éloignée de Pékin mais très proche du Tibet.

Par rapport au mien, le père de Luo était une véritable célébrité, un grand dentiste connu dans toute la Chine. Un jour, avant la Révolution culturelle, il avait dit à ses élèves qu'il avait refait les dents de Mao Zedong, de Madame Mao, et aussi de Jiang Jieshi, le président de la République avant la prise du pouvoir par les communistes. À vrai dire, à force de contempler tous les jours le portrait de Mao depuis des années, certains avaient déjà remarqué que ses dents étaient très jaunes, presque sales, mais chacun se taisait. Et voilà qu'un éminent dentiste suggérait comme ça, en public, que le Grand Timonier de la Révolution portait un dentier ; c'était au-delà de toutes les audaces, un crime insensé et impardonnable,